

MICHEL WINOCK
L'EFFET
DE GÉNÉRATION

UNE BRÈVE HISTOIRE
DES INTELLECTUELS FRANÇAIS

éditions
THIERRY MARCHAISSE

Extrait de la publication

**L'EFFET
DE GÉNÉRATION**
UNE BRÈVE HISTOIRE
DES INTELLECTUELS FRANÇAIS

MICHEL WINOCK

L'EFFET DE GÉNÉRATION

UNE BRÈVE HISTOIRE
DES INTELLECTUELS FRANÇAIS



éditions

THIERRY MARCHAISSE



© 2011 Éditions Thierry Marchaisse

Conception visuelle : Denis Couchaux

Mise en page intérieure : Anne Fragonard-Le Guen

Éditions Thierry Marchaisse

221 rue Diderot, 94300 Vincennes

Diffusion : Harmonia Mundi

QU'EST-CE QU'UNE GÉNÉRATION INTELLECTUELLE ?

La question des intellectuels dans l'histoire française exige d'abord qu'on s'entende sur ce terme. Excluons pour commencer la catégorie trop large, à base socioprofessionnelle, des « travailleurs intellectuels » opposés aux « travailleurs manuels ». Une définition des intellectuels pourrait être : ceux qui concourent à rendre plus intelligible la société dans laquelle nous vivons. Entreraient dans ce groupe la plupart des universitaires, les éditorialistes des grands journaux, mais aussi les artistes et auteurs de fiction qui, par une autre voie, éclairent les aspects les moins rationnels de la réalité. Je m'en tiendrai ici au sens que le mot a pris à son apparition en France, au cours de l'affaire Dreyfus. Le 23 janvier 1898, dans *L'Aurore*, Georges Clemenceau appela *intellectuels* (c'est lui-même qui soulignait le mot, preuve du néologisme) les hommes de science, de lettres, de pensée, les artistes et les membres des professions libérales qui étaient en train de signer la pétition en faveur du capitaine Dreyfus, dont le procès de 1894 se révélait entaché d'illégalité.

En se référant à cet épisode fondateur, on définira l'intellectuel comme celui qui, ayant acquis une réputation ou une compétence reconnue dans le domaine cognitif ou créatif, scientifique, littéraire ou artistique, use de son statut pour intervenir dans l'espace public sur des questions qui ne concernent pas sa spécialité,

mais l'ensemble de la communauté politique à laquelle il appartient. Pris en ce sens, la plupart des « intellectuels » sont donc bien sûr des écrivains ou des universitaires, la maîtrise du verbe faisant partie de leur outillage de base, mais pas tous. « Sartre, qui était orfèvre en la matière, l'a très bien dit. Le savant qui travaille à la mise au point d'une bombe atomique n'est pas un intellectuel. Dès lors que, conscient du danger qu'il fait courir à l'humanité, il engage ses confrères à signer avec lui un manifeste contre l'emploi d'une telle bombe, il le devient »¹.

Le mot sans doute, même sous sa forme substantive, était antérieur. On le trouve déjà sous la plume de Saint-Simon au début du XIX^e siècle, mais il n'était pas d'usage. De sorte que l'on a pu fixer la « naissance des intellectuels » lors des années de la crise dreyfusienne, à tout le moins dans les années 1880-1890². Les modèles remontent plus haut dans le temps, cependant la fin du XIX^e siècle est marquée en France par une série de faits qui expliquent l'aspect quantitatif du phénomène. Ces listes de pétitionnaires en faveur de Dreyfus eussent été bien moins longues dans une période précédente. Plusieurs facteurs sont à mentionner, notamment la véritable fondation de l'Université française, les libertés démocratiques instaurées par le régime républicain et le développement de la presse (loi de 1881).

Cette définition étant posée, une typologie, fût-elle provisoire, semble utile à distinguer les modes d'intervention possibles :

L'intellectuel critique. C'est celui qui remet en cause les autorités – politiques, judiciaires, religieuses – au nom de l'éthique de conviction, selon la terminologie de Max Weber. Le modèle historique en est peut-être à rechercher dans la République

¹ Jacques Julliard et Michel Winock (dir.), *Dictionnaire des intellectuels français*, Paris, Seuil, 1996, p. 11.

² Christophe Charle, *La Naissance des « intellectuels » 1880-1900*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1990.

romaine : le tribun du peuple. En France, notons le cas des libertins du XVII^e siècle, au moment où l'absolutisme s'installe. Au siècle suivant, il y aura celui de Voltaire qui, fort de son prestige, interpelle les pouvoirs publics dans un certain nombre d'affaires judiciaires, dont la plus connue est l'affaire Calas – ce protestant de Toulouse, accusé d'avoir tué son fils, et condamné sur un dossier sans preuves. En un sens, Émile Zola perpétue cette tradition de l'homme seul, de l'écrivain à succès, que sa conscience pousse à protester à ses risques et périls. Thomas Mann, écrivant en 1953 sur Zola, faisait cette observation : « Sans le prototype et l'avertissement de Voltaire, sans le cas de Jean Calas, il est peu probable que le romancier comblé, bourgeoisement établi, se fût entendu à la lutte ou qu'il eût, sur ce point, été entendu de sa nation. » Ajoutant : « En Zola j'admire le XIX^e siècle et je révère le mythe de la France, cette tradition dont il s'inspirait et qui est une tradition de conscience sociale et de sensibilité vigilante au nom de la liberté, de la vérité et de la dignité humaine »¹. Au même moment, l'intellectuel critique prend une dimension collective par le truchement des pétitions.

L'intellectuel organique. C'est celui qui s'emploie à défendre un régime établi, à la fois contre les tenants d'un ancien régime et les partisans d'un nouveau régime à fonder. Le modèle en est François Guizot, sous la monarchie limitée. Il élabore les idées et les moyens d'influence propres à rallier l'élite et l'ensemble de la population à un régime censitaire et libéral. L'éthique de responsabilité le guide généralement, mettant en avant l'impératif de la cohésion sociale.

L'intellectuel partisan. Celui-là ne se contente pas d'être un intellectuel critique – ce qu'il est aussi par définition : il défend une

¹ Thomas Mann, « Zola et l'âge d'or », in *Présence de Zola*, Paris, Fasquelle, 1953.

cause, plus tard un parti, dans une volonté de substitution d'un régime à un autre. Il peut être réactionnaire ou révolutionnaire, nationaliste ou fondamentaliste, monarchiste en république ou collectiviste en régime libéral. Un Charles Maurras, un Henri Barbusse sont des modèles possibles. En 1927, dans *La Trahison des clercs*, Julien Benda les dénoncera comme ayant manqué à leur devoir d'universalisme, faisant passer leurs passions *particulières* avant les valeurs morales dont les « clercs » sont de tout temps les défenseurs.

Il est clair que cette classification ressortit à la construction d'idéal-types, c'est-à-dire d'abstractions. En réalité, les types mixtes abondent. On peut être ainsi un intellectuel critique de la société et un intellectuel organique d'une formation politique. Du moins cette esquisse de typologie peut-elle nous servir de fil conducteur dans notre approche « générationnelle ».

Le concept de génération, d'un usage si spontané mais d'une définition si malaisée, s'applique avec d'autant plus de fiabilité qu'il désigne des champs précis – comme justement celui des intellectuels¹. Pour Wilhelm Dilthey, il n'existe de génération que pour un petit nombre : « la génération forme un cercle assez étroit d'individus qui, malgré la diversité des autres facteurs entrant en ligne de compte, sont reliés en un tout homogène par le fait qu'ils dépendent des mêmes grands événements et changements survenus durant leur période de réceptivité »².

Je laisserai de côté la question de savoir dans quelle mesure cette définition pourrait être élargie au-delà du « cercle assez étroit » dont parle Dilthey, puisque je ne m'occupe ici que des

¹ Voir les *Cahiers de l'IHTP*, consacrés aux « Générations intellectuelles », sous la direction de Jean-François Sirinelli, n° 6, nov. 1987.

² Wilhelm Dilthey, *Le Monde de l'esprit*, t. 1, *Histoire des sciences humaines*, Paris, Aubier-Montaigne, 1947, p. 42. Voir aussi Claudine Attias-Donfut, *Sociologie des générations*, Paris, PUF, 1988, et notamment son dernier chapitre, « La génération, concept de l'histoire ».

intellectuels. En revanche, je retiendrai de la définition de Dilthey le rôle joué par les « grands événements » dans la formation d'une génération. Théorie discutable si on veut l'appliquer à un ensemble de population indistinct, mais d'autant plus pertinente si elle concerne des groupes d'individus repérables justement par leurs réactions communes aux grands faits contemporains. L'idée de contemporanéité est elle aussi discutable, en l'occurrence, parce qu'elle est susceptible de mettre en jeu des classes d'âge fort variées. Ainsi, la guerre de 1914-1918 a été faite simultanément par des générations diverses, au sens chronologique du terme. Comme la plupart des événements, elle est *multigénérationnelle*. Cependant, tout événement ne touche pas, n'imprègne pas de la même façon les individus. On peut parler d'événement *dateur* (générateur) lorsque celui-ci frappe de plein fouet des jeunes gens en train de s'éveiller à la conscience politique. Je retiendrai donc également cette « période de réceptivité », dont parle Dilthey, comme celle où se constitue une nouvelle génération.

Arrivé à ce point, il importe de spécifier les relations qui existent entre la notion de génération et celle de classe d'âge. L'une et l'autre ne coïncident pas exactement. Dans son *Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours*, Albert Thibaudet évoque « la génération de 1789 » comme celle des « vingt ans en 1789 », ce qui est en gros le cas de Chateaubriand et de Mme de Staël. De même, « la génération de 1914 » est pour lui celle des « vingt ans en 1914 ». L'inconvénient de cette méthode est d'associer un âge précis – la vingtaine – à l'événement dateur (la Révolution, la Grande Guerre), ce qui rigidifie la notion de génération, l'enferme dans certaines cohortes démographiques trop étroites. Je prendrai donc un autre parti. Chateaubriand et Mme de Staël ne sont pas encore *nés* publiquement en 1789, non plus qu'André Breton ou Pierre Drieu La Rochelle en 1914 : il a fallu attendre quelque temps après l'événement pour voir apparaître la nouvelle génération. C'est cette période d'*émergence* que je retiendrai

comme date de naissance, période plus ou moins brève, coïncidant de plus ou moins près, selon les cas, avec l'événement catalyseur.

Cette élasticité dans le temps permet de tenir compte des cas individuels qui échappent à leur génération supposée. Certains, plus prompts que d'autres à s'épanouir, peuvent être assimilés à la génération précédente. En voici un exemple. Serge Mallet, théoricien de la « nouvelle classe ouvrière », est né en 1927. En principe, il devrait faire partie de la « génération de la Guerre froide » ; en réalité, entré dans la résistance active alors qu'il était adolescent, il fait indiscutablement partie de la génération de la Résistance. Inversement, on peut se demander à quelle génération on doit rattacher Sartre, dont la maturation politique ne s'est achevée que durant la Seconde Guerre mondiale, ce qui le situerait bien mieux, lui aussi, dans cette génération de la Résistance plutôt que dans celle des années trente. Ces exemples permettent de concevoir une certaine marge entre la notion d'âge et celle de génération. Au demeurant, l'écart ne peut être trop grand : la « période de réceptivité » dont parle Dilthey n'est pas extensible de l'adolescence à la vieillesse. La difficulté est sans doute de fixer une norme.

François Mentré, auteur nationaliste d'un essai de théorisation, *Les Générations sociales*, publié en 1920, posait qu'« une nouvelle génération apparaît chaque dix ans » ; il définissait celle-ci comme « une façon nouvelle de sentir et de comprendre la vie, qui est opposée à la façon antérieure, ou du moins différente d'elle »¹. Cette succession décennale peut servir de fil conducteur, mais à simple titre hypothétique, sans nécessité mécanique : une dizaine d'années paraît bien, *grosso modo*, représenter la fourchette d'âges qui identifie une génération dans le temps. Néanmoins, cette

¹ François Mentré, *Les Générations sociales*, Paris, Bossard, 1920.

unité de mesure est variable en fonction même des *événements*, de leur intensité et de leur rythme – ils ne se produisent pas pour découper l'histoire en fractions décennales au seul profit de ceux qui la racontent. À certaines époques crépitantes (ainsi de 1935 à 1962) s'opposent des séquences beaucoup plus plates (les années 1970 et 1980). Dans le premier cas, les générations semblent se talonner; dans le second, elles peinent à prendre vie. On mesure ici la part d'arbitraire qui appartient à l'historien. Mais c'est la règle : quel que soit le sujet, il fait métier d'abstraction, découpant dans la durée les objets de ses études et les dotant d'une périodisation toujours contestable. Je ne propose ici rien d'autre qu'une autre façon de décrire le XX^e siècle, à travers l'histoire intellectuelle.

Avant de me lancer, quelques précisions s'imposent encore. L'identification d'une génération ne se réduit pas à un événement dateur – si ample soit-il – ni à un ensemble de cohortes démographiques. Faut-il tenir compte d'un nouveau « senti commun », comme le suggère Mentré? Sans doute, mais l'idée paraît ambiguë. Après tout, une génération intellectuelle n'est pas composée seulement de gens qui sentent et pensent la même chose : des divergences, voire des oppositions furieuses peuvent la traverser. C'est pourquoi il faut préférer à cette approche trop unanimiste la notion d'une communauté de *système idéologique*. Ce qui appartient à tous est la question dominante du moment, celle qui surgit à cette « période de réceptivité » et de formation évoquée plus haut; les réponses philosophiques et les positions politiques qu'induit cette question centrale peuvent être divergentes ou contradictoires : elles font système.

Il est clair, par exemple, que le communisme a été la question inéluctable d'une génération – celle de la Guerre froide –, même si l'adhésion aux principes du marxisme-léninisme ne se présentait nullement comme la voie à suivre pour tous. Mais, quelle que fût l'attitude adoptée individuellement, tous les membres

de cette génération intellectuelle restent marqués par la violence de cette question. Par ailleurs, celle-ci se posait, certes, à toutes les générations, mais pas avec la même prégnance. Pour les plus âgés, les choix idéologiques étaient déjà faits ; ils pouvaient être infléchis, mais la portée que pouvait avoir pour eux la question du communisme était sans commune mesure avec son effet sur des esprits neufs s'ouvrant à la vie publique. On dira donc que chaque génération se définit par une *problématique majeure* (la guerre, la crise, le communisme, la décolonisation, Internet, l'écologie, etc.), qui suscite un ensemble de réponses contradictoires formant un système idéologique.

Une génération intellectuelle a d'autres attributs distinctifs. Elle est tributaire d'un certain type de formation pédagogique (programmes scolaires, réformes du baccalauréat, attention aux langues anciennes ou aux langues modernes, élitisme ou démocratisation de l'enseignement) ; tributaire, d'une manière générale, de l'environnement économique, démographique, social, politique, qui favorise des sentiments collectifs d'optimisme ou de pessimisme, ce qu'on appelle un « esprit du temps ». Dans les années où les jeunes intellectuels veulent comprendre le monde, et peut-être le transformer, tout ce qu'ils découvrent des modes et des mœurs, des façons de penser et d'agir, des arts et des lettres de la période, est intégré de manière souvent indélébile dans la genèse d'une *Weltanschauung* : revues, romans, films, manifestes – tout ce qui exprime la génération montante a des points communs malgré les guerres de clans.

Ce dernier mot nous amène à préciser le rôle capital joué dans la naissance d'une génération par ce que Mannheim appelait les « groupes concrets »¹. Ceux-ci, autour d'une personnalité charismatique, tantôt un aîné, tantôt un plus-précoce-que-les-autres,

¹ Karl Mannheim, « The problem of generations », in *Essays on the Sociology of Knowledge*, Londres, Routledge and Kegan Paul, rééd. 1972.

autour d'une revue ou de tout autre organe d'expression, manifestent leur existence, généralement contre l'état des lieux, l'état des lettres, la politique ambiante, la génération des pères qui commandent. Ils prennent un nom, qui devient lui-même signe de ralliement ou qui stimule la réplique d'un autre groupe, parallèle ou adversaire. Une génération paraît ainsi relever de la théorie de l'accord implicite entre ennemis, selon la formule polémologique de Clausewitz. Parfois, l'un de ces groupes domine et paraît abusivement résumer l'esprit de la nouvelle génération. En fait, si éclatants que soient leurs faits d'armes et leurs bruits de plume, l'historien doit se méfier du caractère éponymique de ces groupes, plus ou moins hégémoniques; ils ne sont qu'une partie d'un ensemble, qu'une pièce importante du *système*. Néanmoins, c'est à travers leur existence qu'une génération intellectuelle se reconnaît. Sans eux, elle ne serait que « potentielle », pour reprendre un autre terme de Mannheim. Ce sont eux qui donnent corps à leur génération, d'où résulte l'attention particulière que l'on doit accorder à la vie et à la mort des revues qui sont, dans le champ intellectuel, des marqueurs privilégiés.

Enfin, je négligerais une difficulté de taille, si je n'évoquais pas le problème des générations intermédiaires. Bien des personnes, en effet, ont du mal à se situer dans la grille des générations. Elles sont nées un peu avant ou un peu après. Nul événement n'a bouleversé leur période de formation. Ou, au contraire, elles sont aux prises avec des événements successifs, entre lesquels elles discernent mal le plus décisif. Dans la durée, elles éprouvent le même sentiment que certains peuvent éprouver dans l'espace : tel Fabrice à Waterloo, elles ont manqué la bataille, elles l'ont frôlée, elles l'ont vécue tangentiellement. L'histoire est pleine de ces lendemains de révolution, lendemains de guerre, lendemains de fête, où les nouveau-nés à la vie publique ne se consolent pas d'arriver en retard. De ce point de vue, il est peut-être excessif de parler, comme nous l'avons fait plus haut, d'une « génération

de la Guerre froide », dans la mesure où ceux qui la composent paraissent tous hantés par la guerre chaude – ô combien – qui vient à peine de s'achever : ne s'agit-il pas d'une génération intermédiaire par excellence ?

1. ESSAI DE STRATIGRAPHIE

Du début du xx^e siècle aux années 1970, j'ai cru pouvoir observer la succession de huit générations intellectuelles, confirmant ainsi, de manière empirique, le rythme décennal proposé par Mentré. Je me suis appliqué à ne pas donner une date à chacune de ces générations, désirant préserver pour chacune d'elles l'élasticité à laquelle je faisais allusion plus haut. En revanche, j'identifierai précisément chacune de ces strates générationnelles par l'événement qui fut l'occasion de son émergence, événement qui, dans certains cas, s'étend sur plusieurs années. Par « Affaire Dreyfus » j'entendrai donc ici « La génération de l'affaire Dreyfus » ; par « Agadir », « La génération d'Agadir », etc.

L'AFFAIRE DREYFUS

Nul mieux que Charles Péguy n'a éprouvé la conviction d'appartenir à une génération. Né en 1873, normalien, ce n'est qu'un jeune inconnu lorsqu'il se lance dans la bataille révisionniste, mais l'épisode majeur de l'affaire lui fait prendre conscience de ce qu'il est et, dès 1900, à vingt-sept ans donc, il lance les *Cahiers de la Quinzaine*, qui sont aussi le reflet d'une nouvelle génération. Celle-ci, selon Péguy, se définit à la fois, si l'on peut dire, par rapport aux « grands-pères » radicaux et aux « pères » socialistes :